

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Disposer de la vie Disposer de la mort

sous la direction de Michel Wieviorka

avec Jean-Claude Ameisen, Henri Atlan, Régis Aubry,
Philippe Bataille, Jean Baubérot, Dominique Bromberger,
Léon Burdin, Jean Cohen, Patrice Decormeille,
Jean-Pierre Dozon, Pierre Egéa, Gaëtan Gorce,
Jean-Louis Hussonnois, Farhad Khosrokhavar,
Philippe Lazar, Hervé Le Bras, Nathalie Lédée,
Roger Lesgards, Nobutaka Miura, Pierre Rodriguez,
Michel Wieviorka

© Éditions de l'Aube, 2006
www.aube.lu

ISBN 2-7526-0273-1

éditions de l'aube

Sur l'usage juste du mot *kamikaze* Le culte de la mort dans le Japon impérial

Nobutaka Miura

Kamikaze: «*kamikaz*» *n.m.* (mot jap., *vents divins*). 1. En 1944-1945, pilote japonais volontaire pour écraser son avion chargé d'explosifs sur un objectif; cet avion. 2. *Par ext.* Personne téméraire qui se sacrifie pour une cause. (*Le Petit Larousse.*)

Est-il juste d'appeler *kamikaze* les attentats-suicides islamistes ?

L'organisateur de ces entretiens a regroupé trois exposés sous le titre de « Donner la mort : martyres et *kamikazes*. » Il s'agit d'un sujet trop grave pour en parler à la légère. On ne peut regarder en face ni le soleil ni la mort. Je voudrais donc contourner le sujet en commençant par une anecdote personnelle futile.

L'an dernier, j'ai passé mon année sabbatique à Paris avec ma femme. Vers la fin de notre séjour, nous sommes allés dans une station de ski en Haute-Savoie – une station si grande qu'il a fallu plusieurs jours pour en explorer toutes les pistes. La troisième journée, j'ai découvert une zone de quatre pistes ayant toutes un nom japonais. Il y avait la piste *geisha*, la piste *harakiri*, et la piste *kamikaze*. Quant à la quatrième, je ne me rappelle plus si elle s'appelait *fujiyama*, *samurai* ou *moussmé*. Mais cette petite liste de clichés judicieusement choisis par l'exploitant de la station m'a permis de me faire une idée de la représentation du Japon chez les Français moyens, représentation d'autant plus parlante qu'elle est spontanée, n'ayant subi aucune censure.

D'autres mots japonais sont passés en français comme *sushi*, *karaoké* ou *manga*. Évidemment, aucun d'eux n'est approprié pour baptiser une piste de ski. En revanche, la piste *kamikaze* est très bien nommée, de manière à attirer des skieurs parmi les plus téméraires.

Cela dit, force est de constater que c'est le mot *kamikaze* que l'on entend le plus souvent ces derniers temps, à la radio comme à la télévision, surtout depuis les attentats du 11 septembre 2001. De plus, les fêtes de fin d'année ont récemment été noircies par la sinistre nouvelle du tsunami qui ravageait les côtes du Sud-Est asiatique. J'en étais très désolé, mais je me demandais en même temps pourquoi l'on dit tsunami comme si le mot français *raz-de-marée* n'était pas suffisant pour évoquer l'ampleur exceptionnelle du déferlement meurtrier de la mer.

Il ne faudrait pas généraliser à partir des deux seuls exemples de *kamikaze* et de *tsunami*, mais j'ai l'impression que tout se passe dans le subconscient des Français comme si tous les maux provenaient d'un lointain ailleurs, d'Orient ou d'Extrême-Orient. En effet, le Japon est décrit comme le pays des volcans et des séismes, comme le foyer de toutes sortes de violences naturelles depuis l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Heureusement, il y a un mot qui sauve l'honneur de la civilisation japonaise. En France, on entend souvent dire « rester *zen* » au sens de rester calme, de garder son sang-froid dans une situation difficile. Dans le français contemporain, *zen* est utilisé comme quasi-synonyme de *cool*, ce mot anglais que l'Académie française n'arrive pas à bannir.

Je ne veux pas m'arroger ici le droit de faire la police des mots japonais qui circulent au-delà des frontières, et dont on fait un usage très approximatif et souvent déplacé à l'étranger. Mais je dois avouer que je me sens mal à l'aise à voir ressurgir le fantôme du *kamikaze* chaque fois qu'il y a des attentats-suicides attribués souvent aux extrémistes de l'islam. Il faut remarquer de prime abord que ce sont les médias occidentaux qui assimilent aux *kamikazes* les attentats-suicides islamistes dont les auteurs ne semblent pas nécessairement se réclamer de l'exemple des pilotes japonais.

Le seul cas possible qui justifierait l'affiliation entre les *kamikazes* japonais et les terroristes suicidaires islamistes serait le mitraillage du hall de l'aéroport de Lod, à Tel-Aviv, le 30 mai 1972. C'est un commando de trois terroristes de l'Armée rouge japonaise qui l'a commis, au nom de la cause palestinienne. L'Armée rouge japonaise est un groupe extrémiste fondé en 1969 par des étudiants radicaux survivants du Mai 68 japonais. Visant à provoquer une révolution mondiale par la lutte armée, quelques éléments du groupe ont rejoint au Liban le Front de libération de la Palestine.

Le 30 mai 1972, trois terroristes partent de Rome avec un faux passeport¹. Arrivés à Tel Aviv, ils récupèrent leurs bagages contenant des kalachnikovs et tirent à l'aveuglette sur les passagers. Le bilan est lourd : 24 morts et 73 blessés. Deux d'entre eux sont abattus sur-le-champ et le troisième est arrêté et incarcéré pour être jugé. Mais, à l'époque – nous sommes quatre mois avant le drame sanglant des Jeux olympiques de Munich qui va coûter la vie à 11 athlètes israéliens –, personne n'a pensé à qualifier de *kamikaze* l'attentat à l'aéroport de Lod, peut-être parce que, tout en étant un attentat-suicide commis par des terroristes japonais, il ne s'agissait pas d'attaque aérienne.

C'est dans les années 1980 que les attentats-suicides se multiplient au Moyen-Orient, à partir de celui d'avril 1983 contre l'ambassade des États-Unis à Beyrouth. Dans le conflit israélo-palestinien, le terrorisme suicide commence en 1992 et devient rapidement l'arme privilégiée du Hamas et du Jihad islamique pour faire échouer le processus de paix d'Oslo². Mais il aura fallu le 11 septembre 2001 pour que l'analogie s'établisse entre les attentats-suicides et les *kamikazes* japonais³.

Le 11 septembre et Pearl Harbor : une analogie pertinente ?

Il est naturel que les attentats du 11 septembre 2001 à New York aient rappelé immédiatement aux Américains l'attaque surprise de Pearl Harbor par l'aviation japonaise du 7 décembre 1941. Une partie importante de la flotte américaine du Pacifique y est détruite ou endommagée et 3000 soldats et marins américains tués. L'attaque précipite les États-Unis dans la guerre du Pacifique. L'analogie entre les deux incidents saute aux yeux.

En effet, un beau matin, deux avions américains détournés s'enfoncent dans les *Twin Towers* de Manhattan. Personne ne s'y attendait. Personne n'y comprenait absolument rien. Ces attentats terroristes sans précédent sont attribués aux réseaux d'Al-Qaïda. C'est la première fois depuis Pearl Harbor que les États-Unis sont attaqués sur leur propre territoire. Mais New York, l'emblème de la civilisation américaine, n'a pas le même sens que les îles d'Hawaï, qui sont le cinquantième et dernier État américain, isolées au milieu du Pacifique, à plusieurs milliers de kilomètres de la côte californienne.

Cette fois-ci, l'hyperpuissance du monde de l'après-guerre froide a, en dépit de son système ultra-sophistiqué de défense, laissé pénétrer son ennemi jusqu'au cœur même de son empire continental. Le choc psychologique en a été d'autant plus important et profond.

Cependant, les médias ont établi immédiatement le rapprochement des deux événements. Le World Trade Center a été l'objet, comme Pearl Harbor, soixante ans auparavant, d'une attaque surprise aérienne bien préparée, qui provoqua des dégâts matériels et des pertes humaines considérables. Dans un cas comme dans l'autre, l'Amérique a immédiatement réagi pour organiser ripostes et représailles (« la guerre contre le terrorisme »). Sa machine de guerre s'est déclenchée avec l'adhésion totale de l'opinion publique. Dans un cas comme dans l'autre, les Américains ont fait face à un ennemi jusqu'alors peu connu, peu familier, qui appartient à un autre monde, à une aire civilisationnelle étrangère par rapport à la civilisation occidentale judéo-chrétienne.

Le 11 septembre 2001, les médias n'ont pas trouvé un mot meilleur que *kamikaze* pour rapporter à la une cette attaque terroriste sans précédent. Pourtant, l'extension du mot japonais aux attentats terroristes revendiqués par Al-Qaïda est-elle pertinente ? Je ne le crois pas pour trois raisons. Premièrement, « si les *kamikazes* sont devenus l'arme absolue du jihad, ceux qui le pratiquent réfutent pourtant cette appellation et se qualifient plutôt de martyres ». Leur pratique du suicide meurtrier s'inscrit dans la lointaine tradition de la religion musulmane. « Ils se considèrent comme les descendants des Assassins, cette secte médiévale de sicaires drogués au haschisch qui se sacrifiaient pour aller poignarder les chevaliers francs des États croisés du Levant⁴. »

Deuxièmement, la nature de l'opération est différente. L'attaque sur Pearl Harbor a été une opération militaire dans une guerre interétatique⁵, visant la base militaire, aéronavale en l'occurrence, des forces de l'ennemi, alors qu'au matin du 11 septembre 2001, ce sont les cadres et employés de bureau qui étaient à peine arrivés sur leur lieu de travail qui ont été victimes du terro-

risme. Si plus de 3 000 militaires américains ont été tués à Pearl Harbor, en plus des navires coulés et des avions détruits, plus de 3 000 civils ont trouvé une mort absurde dans les décombres des *Twin Towers* effondrées.

Troisièmement, sur le plan chronologique, l'attaque de Pearl Harbor n'appartient pas à l'opération *kamikaze* à proprement parler, avec les pilotes suicidaires. Cette dernière n'a été conçue et pratiquée que dans la dernière phase de la guerre du Pacifique. Si Pearl Harbor date du 7 décembre 1941, la première opération *kamikaze* a sa date précise. Les premiers *kamikazes* sont partis le 25 octobre 1944 pour périr dans la bataille des Philippines. Faut-il rappeler que, sur les fronts européens, Paris était libérée deux mois auparavant (le 25 août 1944), pour dire que la Seconde Guerre mondiale était déjà arrivée à la dernière ligne droite conduisant à la victoire finale des Alliés?

Même si l'on admet une certaine analogie entre le 11 septembre et Pearl Harbor, dans la mesure où ce sont deux attaques surprises aériennes, on ne peut pas ne pas remarquer l'anachronisme, voire l'amalgame pervers, dans la confusion, volontaire ou non, entre Pearl Harbor et l'opération *kamikaze*. Cet amalgame provient, me semble-t-il, de la volonté des Américains de se représenter comme victimes de l'attaque surprise injustifiée afin de mobiliser la nation entière pour l'organisation de la contre-offensive⁶.

L'opération *kamikaze* à la fin de la guerre du Pacifique

Les victoires du Japon au début des hostilités ont aveuglé son état-major. Pourtant, cet avantage ne pouvait être que provisoire. L'idée de l'amiral Yamamoto, qui avait planifié l'attaque de Pearl Harbor, était de gagner les premières batailles pour vite conclure les hostilités en faveur du Japon. Il savait que, si la guerre traînait, le Japon ne s'en sortirait jamais, étant donné l'écart des forces dont disposaient les deux nations. Le Japon dépendait par ailleurs des États-Unis en matière d'approvisionnement en pétrole.

Les deux batailles perdues en 1942, l'une à Midway (au nord-ouest d'Hawaï), l'autre à Guadalcanal (une des îles Salomon), après six mois de durs combats, marquent le net renversement de la situation en faveur des États-Unis. La mort, en avril 1943, de l'amiral Yamamoto, commandant en chef des flottes impériales, est plus que symbolique. L'avion qui le transportait en tournée d'inspection fut abattu par trois chasseurs américains au-dessus de l'île de Bougainville.

La débandade des armées japonaises commençait. Mais personne ne pouvait arrêter la guerre qui reste plus facile à commencer qu'à conclure. Il fallait continuer à se battre jusqu'au bout, jusqu'à l'épuisement des forces et des ressources. Dans la leçon donnée aux soldats (*senjinkun*) par le général Tōjō en janvier 1941, il était interdit de se rendre à l'ennemi. Il n'y a pas de déshonneur plus humiliant pour un soldat de l'armée impériale que de se rendre et de se faire prisonnier vivant.

En mai 1943, une troupe entière a péri dans la bataille de l'île d'Attu (Pacifique du Nord). C'était le premier *gyokusai* (« joyau se brisant en mille éclats »), euphémisme poétique signifiant le devoir de combattre jusqu'à la mort du dernier soldat.

Le *gyokusai* le plus illustre est celui de juillet 1944 sur l'île de Saipan (archipel de Mariana) où 42 000 soldats et 20 000 civils ont péri, les derniers se jetant d'une falaise appelée désormais *Banzai Cliff*. La conquête des îles de Mariana a donné aux Américains la possibilité de bombarder les grandes villes japonaises avec les chasseurs B29.

La situation tournait ainsi au désavantage du Japon, lorsque l'opération *kamikaze* fut conçue par Onishi Takijirō, vice-amiral des forces aéronavales, afin de récupérer le terrain perdu tout en palliant la pénurie d'avions et de carburant des armées impériales. Les premières escadrilles de pilotes suicides furent envoyées contre des navires américains au large de Leyte (Philippines) le 25 octobre 1944, chacun de leurs avions⁸ étant chargé d'une bombe de 250 kg. Ces engins n'avaient que le carburant nécessaire pour l'aller. La plupart des pilotes, hâtivement formés, étaient des jeunes gens fraîchement recrutés. On considère que, pendant à peine dix mois, d'octobre 1944 à août 1945, plus de 2 500 pilotes sont morts ainsi, coulant 34 navires et en endommageant sérieusement 288 autres⁹.

Pourquoi ce corps spécial d'aviation fut-il baptisé *kamikaze*? Une petite leçon de japonais s'impose. Signalons tout d'abord que, en japonais, on prononce « *kamikaze* » au lieu de « *kamika* : z ». Le mot de *kamikaze* se décompose en deux éléments : *kami* désigne, dans les cultes de Shintō, la religion originelle des Japonais, tous les esprits divins, considérés comme supérieurs à la condition humaine, et *kazé* signifie le vent.

Par conséquent, *kamikaze* veut dire littéralement les vents divins. Le corps spécial des *kamikazes* est ainsi baptisé avec l'espoir de voir les vents divins souffler de nouveau pour faire chavirer les flottes de l'ennemi. En effet, *kamikaze* est un mot emblématique, évoquant dans la mémoire collective des Japonais un événement historique inoubliable. Vers la fin du XIII^e siècle, à l'époque de Kamakura, lorsque les Mongols, nouveaux maîtres de la Chine¹⁰, ont tenté d'envahir le Japon à deux reprises (en automne 1274 et 1281), des typhons providentiels ont détruit leur flotte sur les côtes nord de Kyūshū, et ont ainsi sauvé l'archipel d'une invasion imminente.

Formé dans la perspective de la bataille des Philippines, le corps spécial des *kamikazes* représentait la dernière tentative des contre-attaques destinées à renverser la situation. Le général Tōjō, Premier ministre depuis octobre 1941, qui porte la lourde responsabilité d'avoir conduit le Japon à cette guerre catastrophique, est démis de ses fonctions en juillet 1944. Toutes les ressources matérielles étaient épuisées ou presque. La preuve en est que, en anticipant le probable débarquement des Américains sur l'archipel, l'entraînement au combat avec une lance en bambou est imposé à tous les habitants à partir d'août 1944. C'est l'héroïsme pathétique de *ichioku gyokusai* (« tous ensemble au combat jusqu'à l'anéantissement total ») qui gagnait les esprits. Tout se passait comme si l'on ne pouvait compter que sur l'intervention des forces surnaturelles. Et pour que le miracle se produise, il fallait des sacrifices à immoler.

Rétrospectivement parlant, les *kamikazes* étaient ces sacrifices que l'État japonais désespéré a choisis pour que les vents divins soufflent et chassent

l'ennemi. Pour aller vite, c'est la logique sacrificielle de l'État en guerre, et en déroute, qui a conduit à la création du corps spécial des *kamikazes* en dernier recours.

Le 25 octobre 1944, 24 avions suicides partirent à destination des Philippines, chargés chacun d'explosifs mais sans carburant pour le retour. La mission des *kamikazes* était définie sans ambiguïté : ils devaient s'écraser avec les explosifs contre les porte-avions américains. À compter de ce jour, plus de 3000 avions-suicides seront envoyés en l'espace des dix derniers mois de la guerre. Si l'opération a atteint son objectif au tout-début, il s'agissait néanmoins d'une aventure désespérée, une fuite en avant, militairement peu valable, qui ne supportait pas le moindre calcul rationnel des coûts-bénéfices.

Après les Philippines, c'est dans la bataille d'Okinawa en avril-mai 1945 que 2000 *kamikazes* furent lancés pour périr, pour la plupart en pure perte. Mais l'État entier était déboussolé. Personne ne pouvait finir la guerre. Les 100 000 morts du bombardement de Tokyo du 10 mars n'étaient pas suffisants. Les 235 000 morts à Okinawa en avril-mai n'étaient pas suffisants. Il a fallu deux bombes atomiques qui ont tué plus de 300 000 personnes à Hiroshima (le 6 août) et à Nagasaki (le 9 août) pour que Hirohito prenne enfin la « décision sacrée » de capituler, le 14 août 1945, et annoncer le lendemain sa décision à la nation par la radio.

En réalité, les puissances alliées demandaient, par la déclaration de Potsdam du 26 juillet, que le Japon se rende sans condition sous peine de destruction totale, qu'il se débarrasse de ses chefs militaires et établisse un nouvel ordre politique. Le Japon n'a pas saisi cette occasion : le Premier ministre Suzuki a négligé cet appel à la reddition, parce que la sauvegarde du régime impérial n'y était pas assurée. S'il avait accepté quelques jours avant les termes de la déclaration de Potsdam, il n'y aurait eu ni Hiroshima ni Nagasaki. La vie des sujets fut ainsi sacrifiée encore une fois pour la pérennité de l'État impérial. La première quinzaine d'août 1945 vit partir 59 avions *kamikazes*. Voilà, rapidement dessiné, le parcours bref des *kamikazes* replacé dans la chronologie de la guerre du Pacifique.

Esthétisation de la mort sacrificielle : une explication culturaliste

Si la volonté farouche des *kamikazes* de se détruire pour détruire l'ennemi a effrayé les uns, leur abnégation a suscité l'admiration chez les autres. Certains sont tentés d'associer la pratique des *kamikazes* à la vieille tradition de l'esprit samurai. En effet, le *Hagakure*, code de conduite et de morale du samurai écrit en 1716¹², définissait la notion de *bushidô* (« voie du guerrier ») comme une manière digne de mourir au service de son seigneur. L'auteur dit d'entrée de jeu : « J'ai découvert que le *bushidô* réside dans la mort. Lors d'une crise, quand il existe autant de chances de vie que de mort, il faut choisir immédiatement la mort. [...] Nous préférons tous vivre et il est tout à fait naturel que l'être humain se trouve toujours de bonnes raisons pour continuer à vivre. Mais celui qui choisit de vivre tout en ayant failli à sa mission encourra le mépris et sera à la fois un lâche et un raté. [...] Pour être un parfait samurai, il faut se

préparer à la mort matin et soir et même toute la journée. Quand un samurai est constamment prêt à mourir, il a acquis la maîtrise de la Voie et il peut sans relâche consacrer sa vie entière à son seigneur. »

Après la fin de la guerre du Pacifique, le militarisme est liquidé, le livre est condamné avec véhémence, car il serait à l'origine de l'engagement aveugle des jeunes soldats japonais à se précipiter dans la mort plutôt que de connaître le déshonneur de la défaite. S'il a été le livre fétiche au temps de la guerre, le *Hagakure* est rejeté au temps de la paix. Le radicalisme de l'esprit samurai n'est pas seulement inutile mais dangereux. C'est le romancier Mishima Yukio qui a voulu le réhabiliter à contre-courant en lui consacrant un ouvrage élogieux en 1968. Deux ans plus tard, l'écrivain se suicidera de façon spectaculaire selon le rite traditionnel de *seppuku*¹³.

Mais, plutôt que le *Hagakure*, c'est Motoori Norinaga qui a été exploité comme la source d'inspiration du militarisme japonais. Grand érudit du XVIII^e siècle, Norinaga (on a coutume de l'appeler par son prénom) est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages consacrés aux classiques de littérature japonaise du *Kojiki* (712) au *Dit de Genji* (début du XI^e siècle). Il a étudié à fond les choses anciennes et le shintô des origines pour fonder les études japonaises (*kokugaku*) par opposition aux études chinoises ou confucéennes (*jugaku*) alors prédominantes. On lisait dans certains de ses écrits l'exaltation du génie de la langue japonaise et de la culture proprement nationale. L'exemple le plus connu est son *waka*¹⁴ qui illustre « l'âme du Yamato » en disant : « Shikishima no yamato gokoro wo hito towaba / Asahi ni niou yamazakura bana. » (« Si l'on me demande ce qu'est l'âme du vieux Japon, je répondrai : c'est les cerisiers des montagnes en fleurs dont le parfum miroite au soleil levant. »)

Chose très significative, quatre mots clés (soulignés) de ce poème ont été choisis pour baptiser les quatre premières unités des *kamikazes* qui sont parties au large de Leyte le 25 octobre 1944, à savoir *Shikishima* (nom de lieu près de Nara, épithète codifiée de Yamato), *Yamato* (ancien nom de la province de Nara, la première capitale du Japon antique), *Asahi* (soleil levant) et *Yamazakura* (cerisier sauvage). Il est très difficile de ne pas voir dans cette brochette de mots à forte résonance poétique l'intention politique d'encourager, par l'esthétisation de la mort sacrificielle, la sortie fatale, le saut dans le vide des jeunes pilotes élus pour la mission spéciale.

Yamato serait l'équivalent pour les Japonais de ce que la Gaule évoque aux Français. L'usage de ce mot était inscrit dans la perspective dichotomique opposant tout ce qui était d'essence purement japonaise à ce qui avait été reçu de la Chine (*Yamato-gokoro* / *Kara-gokoro* chez Norinaga). À partir de là, il n'y a qu'un pas à franchir pour que le mot s'imprègne d'un patriotisme chauvin. Avant même la formation des forces spéciales de *kamikazes*, le nom de *Yamato* était donné au plus grand navire de guerre de la marine japonaise. Construit en 1941, il a participé aux batailles de Midway et des Philippines avant d'être coulé lors de la bataille d'Okinawa en avril 1945.

Quant à *Asahi*, chacun sait que le soleil levant est l'emblème national du Japon. En janvier 1870, le gouvernement de Meiji a fait du disque rouge sur

fond blanc le drapeau national du jeune empire (*Hinomaru*). Mais son origine remonte très loin : à la fin du XIII^e siècle, lors des invasions mongoles, Nichiren, le fondateur de la secte bouddhique de son nom, aurait fait présent d'une telle bannière au *shôgun* des Minamotos. L'image du soleil levant était liée en quelque sorte à la défense de la nation en danger.

Mais il faudrait s'attarder plus longuement sur la figure de *Sakura*, puisque la fleur de cerisier est la fleur nationale du Japon et que le cerisier en fleurs est la clé de l'esthétique des Japonais. Sa brève éclosion en avril est l'occasion de fêtes, depuis des siècles, du sud au nord de l'archipel, pour toutes les couches de la population, alors que le chrysanthème qui fleurit en automne, considéré comme la fleur la plus noble, est l'emblème réservé à la famille impériale¹⁵. Attendue comme le signe du printemps qui arrive, la floraison des cerisiers est l'objet de l'admiration générale, pendant quelques jours seulement, pour sa beauté luxuriante mais éphémère. Ses pétales tombent du jour au lendemain au premier vent. La fleur de cerisier a une vie d'autant plus intense qu'elle est éphémère, d'autant plus exaltée qu'elle passe rapidement. C'est ce contraste entre la vie et la mort qui suscite le sentiment poignant de *awaré* devant la beauté fragile qui disparaît vite. Le beau est par définition évanescent. Cette sensibilité à l'éphémère découle de la vision bouddhique de « l'impermanence » des choses. Celui qui s'accroche à la vie est déconsidéré alors que celui qui se sacrifie est loué. La pratique sacrificielle de *shashin* (« abandon du corps ») appartient à la tradition du bouddhisme qui n'interdit pas le suicide. Rappelons que le *bushidô* se résume dans la résolution de mourir.

On comprendra facilement pourquoi la courte vie des *kamikazes* est assimilée à celle des fleurs de cerisier qui s'épanouissent pleinement juste avant de disparaître. Le vice-amiral Onishi qui envoie en octobre 1944 les premiers pilotes suicides leur dédie un poème qui dit : « Maintenant épanouie/Demain dispersée au vent/Telle est la fleur de la vie/Un parfum aussi fragile/Ne saurait durer longtemps¹⁶. » Les *kamikazes* d'une même unité étaient destinés à mourir ensemble comme les pétales de la fleur de cerisier qui tombent les uns après les autres, mais simultanément ou presque. Ils avaient la conscience d'être des *dôki-no-sakura* (« cerisier de même promotion »). Leur mort était qualifiée par le terme *sangué*, mot d'origine bouddhique, utilisé de façon abusive pour signifier « tomber comme fleur » ou « disparaître en fleur ». C'est justement à la saison des cerisiers en fleurs, au printemps 1945, que les *kamikazes* sont lancés en masse dans la bataille d'Okinawa. Les unités formées à ce moment-là sont appelées *Ooka jinrai* (« Fleurs de cerisiers du tonnerre divin »), alors que le planneur-suicide, torpille volante larguée par un bombardier, est simplement nommé *Ooka* (« Fleur de cerisier »¹⁷).

Comment assumer la mort programmée? Question de la subjectivité

Il est temps maintenant d'esquisser le profil des *kamikazes* (qui étaient ces pilotes suicidaires?) et la façon dont ils ont assumé leur destin (comment se sont-ils décidés ou résignés à se sacrifier pour la patrie?). Les *kamikazes* avaient entre 19 et 24 ans. Plus de 70% d'entre eux étaient étudiants à

l'université, en lettres ou en droit. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les étudiants ont longtemps été dispensés du service militaire, puisqu'ils constituaient la réserve d'élite devant servir l'État. Cependant, la mobilisation de cette catégorie de jeunes commence à partir d'octobre 1943 pour pallier la pénurie d'officiers et de soldats. Beaucoup, parmi les étudiants incorporés, sont recrutés pour accomplir la mission spéciale des *kamikazes* en fonction de leur niveau d'études et de leur capacité intellectuelle.

Nous disposons d'un important recueil de témoignages d'étudiants japonais qui ont péri pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'agit d'un ouvrage intitulé *Écoutez ces voix qui nous viennent du fond de la mer*, publié en 1949, réédité trois fois depuis, totalisant les ventes de plus de deux millions d'exemplaires jusqu'à ce jour¹⁸. Il regroupe les écrits de 75 étudiants sélectionnés parmi 309. Ce sont des lettres, des journaux intimes et des testaments, laissés par ces étudiants mobilisés et morts entre 1939 et 1946, dont une dizaine de *kamikazes*. Les témoignages des *kamikazes* à proprement parler, se trouvant recueillis dans d'autres ouvrages, constituent un corpus de « derniers écrits » extraordinairement riches et émouvants¹⁹.

On y trouve évidemment des expressions exemplaires de patriotisme et de courage, surtout quand il s'agit des lettres adressées à leurs parents ou à leurs amis proches. On y trouve également des souvenirs doux des jours les plus heureux. Mais dans les notes personnelles ne manquent pas les réflexions angoissées sur l'avenir de la patrie et sur la fin de leur vie qui approche. On y trouve même des analyses critiques de la guerre insensée dans laquelle le Japon s'est engagé. Tous sont préparés pour partir à la mort et certains sont conscients que leur mort vaut pour rien.

Se faire sélectionner pour la mission spéciale d'attaque suicide représente alors un honneur exceptionnel. Mais la désignation comme *kamikaze* signifie en même temps la sentence de mort. À la fin 1944, personne n'était dupe. La défaite du Japon s'esquissait déjà. Il était difficile de croire au miracle. Cette situation sans issue menait les élus pour la mort volontaire à la quadrature du cercle. Comment justifier une mort qui sera très probablement inutile? Tous les moyens sont bons pour échapper à cette situation désespérante. Face à la mort programmée, comment peut-on l'appivoiser en si peu de temps? Pour surmonter la peur existentielle, il faut une foi très forte. Dans le Jihad islamique, on se donnerait la mort pour servir Allah, qui ne manquerait pas de récompenser le martyr. Qu'en est-il dans le cas des *kamikazes*? Citons leurs derniers écrits.

Okabé Hirakazu note le 22 février 1945, au lendemain de son enrôlement : « Me voici finalement incorporé aux unités spéciales. Les quelque trente jours à venir vont-ils être ma vraie vie? L'occasion est arrivée! L'entraînement à la mort m'attend : un entraînement intensif pour mourir en beauté. Je pars au combat en contemplant l'image tragique de la patrie. Ma jeunesse concentrée dans ces trente jours, ma vie va prendre un cours précipité²⁰. »

Otsuka Akio écrit à sa famille le 28 avril 1945, la veille de sa sortie : « À Tokyo, n'est-ce pas, les fleurs des cerisiers ont-elles déjà commencé à tomber? Si ce n'était pas déjà le cas, moi qui vais tomber à l'instant, ne serais-je trop pitoyable?

Tombez, tombez, fleurs de cerisiers! Comment pouvez-vous être encore en train de fleurir alors que ma vie, elle, va se détacher? [...] Eh bien, je pars à l'attaque avec le sourire. Ce soir, c'est la pleine lune. Du large d'Okinawa, en la contemplant, j'examinerai tranquillement l'ennemi lorsque je fondrai sur lui. Je vous montrerai que je sais mourir bravement, la tête froide²¹. »

Une fois désigné pour mourir pour la patrie, il n'y a d'autre choix que celui d'assumer la mort programmée. Tous les *kamikazes* n'étaient pas volontaires, mais il n'y a eu ni déserteur ni mutiné. La mobilisation était générale et l'endocritinement idéologique systématique. Même un « libéral » convaincu comme Uéhara Ryôji, qui était persuadé de la défaite du fascisme et du totalitarisme devant la marche inéluctable de la Liberté, devait commencer son testament en se disant « extrêmement honoré d'être élu pour les unités spéciales d'attaque de l'armée, le fleuron des forces du grand Japon glorieux ». Il sacrifiera sa vie au Japon nouveau « libre et indépendant », le 11 mai 1945²².

Chacun se donne une peine extraordinaire pour assumer la mort programmée. Aucun de ces trois *kamikazes* ne mise sur la victoire du Japon. Il est très probable que leur mort ne sert en rien la patrie. Pourtant, ils ne supportent pas l'idée d'une mort inutile. L'incorporation dans l'unité des *kamikazes* est le début de la fin. Leurs jours sont comptés. Ils se préparent pour que leur mort soit parfaitement digne et honorable. Mais tout compte fait, et rétrospectivement parlant, la mort des *kamikazes* était la mort sacrificielle imposée par l'État, lui-même devenu un État suicidaire vers la fin de la guerre. Qui plus est, à la différence des terroristes islamistes, les *kamikazes* japonais, pour la plupart, n'étaient pas animés par une foi religieuse, quelle qu'elle soit.

Shintô d'État, l'appareil idéologique de l'État impérial

La légende dit que les soldats japonais mouraient au champ de bataille en criant « Vive l'empereur ! » et qu'ils croyaient que leurs âmes seraient vénérées comme celles de héros au temple Yasukuni. Il est vrai que la mort à la guerre constituait un grand honneur pour les sujets de l'empereur. Considéré comme un Dieu vivant (*arahitogami*), l'empereur incarnait en sa personne la structure nationale de l'État aussi bien que la patrie en tant qu'objet de l'investissement affectif. Cependant, dans le cas des *kamikazes* très souvent recrutés parmi les étudiants en lettres et en philosophie, leurs témoignages nous révèlent que beaucoup d'entre eux étaient trop lucides pour être dupes de ce type d'endocritinement. Mais ils ne pouvaient pas pour autant réfuter ouvertement l'idéologie de l'État impérial. En effet, leshintô d'État constituait le pilier de l'appareil idéologique de l'État impérial, en faisant de l'empereur à la fois son prêtre suprême et l'objet du culte comme descendant de lignée directe du dieu fondateur du Japon.

Suite à la restauration de Meiji en 1868, le nouveau régime a envoyé en Occident une mission d'études (« mission Iwakura », 1871-1873) qui a découvert entre autres le rôle très important de la religion dans la construction d'un État-nation. Il fallait donc chercher un substitut de la religion chrétienne au Japon pour consolider le pouvoir impérial qui venait d'être restauré. Tradition

polythéiste oblige, la situation religieuse était très confuse au début de Meiji. Différentes traditions et pratiques dushintô, du bouddhisme et du confucianisme étaient superposées. Mais c'était le confucianisme et le bouddhisme que le *shôgunat* des Tokugawa utilisait au profit de son règne, le premier constituant l'idéologie officielle de la classe dominante et le second servant de moyen de contrôle des sujets après l'interdiction de l'évangélisation au début du XVII^e siècle. Or le gouvernement de Meiji devait lever l'interdit du christianisme sous la pression extérieure et pour faire preuve d'ouverture. Comment faire face à cet enjeu difficile de la refondation de la nation, combiné avec celui de la gestion des cultes ? C'est par l'invention de la tradition que le nouveau régime procède. Leshintô étant la religion la plus ancienne, donc authentiquement japonaise, il le privilégie au détriment du bouddhisme, pour instituer leshintô d'État (*Kokka-shintô*), non pas comme religion d'État, mais comme une « non-religion » au-dessus de toutes les religions, devant servir de religion civile d'État, garant suprême de la structure nationale impériale.

La Constitution de 1889 définira la structure étatique autour de la souveraineté impériale, tout en reconnaissant la liberté religieuse en échange de la fidélité aushintô d'État, infligée à tous les sujets. L'année suivante, en 1890, le rescrit impérial sur l'éducation est octroyé, définissant les principes fondamentaux de la formation morale des futurs sujets²³. C'est ainsi qu'a été élaborée la théologie politique pour bien asseoir, par le moyen dushintô d'État, l'autorité politico-religieuse de l'empereur, l'incarnation du *kokutai* (le corps essentiel de l'État) vénéré en quelque sorte comme le « corps mystérieux ».

Quel anachronisme ! Mais il faut savoir que la modernisation du Japon n'était pas accompagnée de la sécularisation ou de la « sortie de la religion ». Au contraire, il fallait sacraliser le pouvoir impérial à peine restauré pour légitimer le nouveau régime qui avait pour tâche la construction rapide d'un État moderne bien intégré. À l'époque où en France le crucifix est enlevé de l'école républicaine laïque, au Japon la photo sacrée de l'empereur est accrochée dans toutes les salles de classe. C'est la devise « Âme japonaise et technique occidentale » qui a dicté la modernisation du pays. L'introduction de l'aspect matériel de la civilisation occidentale ne devait pas nuire à l'identité culturelle nationale. La famille impériale était le seul garant de « l'âme japonaise » à préserver et de l'identité nationale à défendre contre la civilisation occidentale. Il faut remarquer que ce sont des savants et intellectuels rompus au savoir occidental qui ont contribué à l'élaboration de la théologie politique consacrant l'essence éternelle de l'État impérial. Citons un seul exemple pour illustrer ce point. En été 1942, quelques mois après Pearl Harbor, et dans l'enthousiasme des premières victoires militaires, un important colloque est organisé à Tokyo par une prestigieuse revue littéraire pour discuter de la perspective du « dépassement de la modernité », entendez le dépassement de la modernité occidentale, avec participation d'écrivains du romantisme japonais et de philosophes de l'école de Kyôto.

Mais il ne faut pas singulariser le cas du Japon en réduisant son aventure militariste à sa spécificité culturelle. La revendication identitaire nationale est

un phénomène universel. C'est en fonction de la situation sociohistorique et géopolitique de chaque pays que le nationalisme se manifeste différemment d'une nation à l'autre.

Au sujet du temple Yasukuni qui est au cœur du débat aujourd'hui, il faut dire que le Japon impérial avait besoin, comme d'autres États nationaux, d'un lieu de culte pour célébrer les soldats morts pour la patrie. Le temple Yasukuni est érigé dès la restauration de Meiji sur la commande de l'empereur pour faire le deuil de ses sujets qui ont fait preuve de fidélité et de courage jusqu'à la mort. Il fait partie intégrante du shintô d'État. À Yasukuni, tous les militaires et soldats de l'armée impériale disparus dans les guerres (on en dénombre 2,5 millions) sont vénérés, sacralisés comme des dieux. La visite officielle de Yasukuni par le Premier ministre est une infraction évidente du principe de séparation du politique et du religieux, défini clairement dans la Constitution de 1946. Mais n'oublions pas que tous les États ont besoin de sacrifices pour se défendre et pour se pérenniser. C'est un fait historique.

Yasukuni est une forme spécifique propre au shintô d'État japonais de ce mécanisme de « récompense » par l'hommage rendu par l'État aux individus sacrifiés à la cause collective²⁴.

Dans quelle mesure cette théologie du shintô d'État a-t-elle procuré aux *kamikazes* la conviction et l'assurance à la veille de leur départ à la mort? Je n'en sais rien. Ma conclusion provisoire est de dire que la vie et la mort des *kamikazes*, il faut plutôt dire leur vie sans issue vouée à la mort, sont une expérience extrêmement pénible et douloureuse des volontaires et, à plus forte raison, des « malgré-nous », qui ne doit jamais se reproduire quelle que soit la circonstance, quelle que soit la cause juste pour laquelle la vie humaine est sacrifiée.

Dans le vocabulaire de l'humanité, certains termes représentent des tragédies uniques. Ils sont réservés aux phénomènes spécifiques qui ne doivent jamais se répéter ni se banaliser. Si « holocauste » en est un, « Hiroshima » en est un autre. Mais il en va de même, toutes proportions gardées, pour le « *kamikaze* », la mort sacrificielle imposée par l'État²⁵.

Ainsi l'État ne doit jamais disposer de la vie et de la mort de quiconque, que ce soit une monarchie, ou une république. Mais l'État ne demandant aucun sacrifice de la vie humaine serait-il une pure utopie²⁶?

Notes

- 1 Il est intéressant de noter qu'un des trois terroristes voyageait avec un faux passeport portant le nom de Namba Daisuké, le terroriste communiste qui avait tenté d'assassiner le prince régent Hirohito le 27 décembre 1923 (affaire de Toranomon) – condamné à mort, il avait été exécuté en 1924.
- 2 David Brooks, « The Culture of Martyrdom », *The Atlantic Monthly*, juin 2002.
- 3 Sur la généalogie des *kamikazes*, voir Scott Atran, « Genesis and Future of Suicide Terrorism », *Nature*, n° 299, 7 mars 2003. La traduction française de l'article est disponible en ligne : <http://www.interdisciplines.org/terrorism/papers/1/language/en>. Il est à remarquer que *suicide terrorism* y est systématiquement traduit par « attentat *kamikaze* » et *suicide bomber* par « *kamikaze* », ce qui fait supposer que l'usage du mot de *kamikaze* pour l'attentat suicide islamiste est moins fréquent en anglais qu'en français.

- 4 Nicolas Hénin, « La fabrique des *kamikazes* », *Le Point*, 23 juillet 2005.
- 5 L'attaque a commencé 55 minutes avant que la déclaration de guerre soit parvenue à Washington par la voie diplomatique. D'où l'anathème contre « *Dirty Jap* » qui a mobilisé l'opinion publique américaine sous le slogan de « *Remember Pearl Harbor* ».
- 6 Citons deux autres indicateurs qui semblent illustrer cette volonté des Américains de se revendiquer comme victimes. D'abord, la monopolisation de la date fatidique du 11 septembre, en occultant le souvenir du putsch militaire au Chili du 11 septembre 1973, soutenu par les États-Unis. Ensuite, l'utilisation de l'expression de « *Ground Zero* », étroitement associée au souvenir tragique d'Hiroshima, pour désigner l'emplacement du World Trade Center complètement détruit.
- 7 *Banzai* veut dire littéralement « dix mille ans (de vie) ». C'est un cri poussé en signe de victoire ou de félicitations, l'équivalent en français de « Vive ! ». Il sous-entendait pendant la guerre « Longue vie à l'Empereur ! ».
- 8 Les avions utilisés pour l'opération *kamikaze* sont des « chasseurs zéro » dont le premier modèle a été mis au point en 1940 pour célébrer l'an 2600 depuis la fondation du Japon par l'empereur Jimmu en l'an 660 avant J.-C. 1940 était considéré comme l'année zéro marquant le nouveau départ du pays, d'où le nom de « chasseurs zéro ».
- 9 L'article « *Kamikaze Tokubetsu Kogekitai* », in Louis Frédéric, *Le Japon : dictionnaire et civilisation*, Robert Laffont, 1996. Un livre fort utile.
- 10 C'est Kubilay Khan, empereur mongol, petit-fils de Gengis Khan, qui a fondé la dynastie des Yuan en Chine (1251-1368). Marco Polo est accueilli à la résidence de Kubilay Khan en 1275.
- 11 L'article « *Tokkotai* », de Yoshida Yutaka, in l'*Encyclopédie de Heibonsha* (Tokyo).
- 12 La dernière traduction en français du *Hagakure* est publiée en 2005 aux Budô éditions.
- 13 Le 25 novembre 1970, l'écrivain pénètre dans le quartier général des Forces d'autodéfense à Tokyo. Il tente de haranguer les soldats et de les pousser à se soulever. Mais, sous les huées, ne voyant aucun effet à son appel, il se donne la mort selon le rite traditionnel de *seppuku*. Cet acte insensé qui a scandalisé les Japonais contemporains appartient à la tradition de la « mort de remontrance ». Remontrance en l'occurrence à Hirohito qui serait à l'origine de la désagrégation morale du Japon de l'après-guerre à cause de sa déclaration du 1^{er} janvier 1946 reniant son caractère divin. L'empereur a survécu à la défaite de son pays mais a cessé d'être le pilier spirituel de la nation en tant que « communauté culturelle ». Le suicide de Mishima a profondément marqué Maurice Pinguet, qui vivait alors à Tokyo, pour écrire *La Mort volontaire au Japon* (Gallimard, 1984) dont le chapitre conclusif est consacré à « L'acte Mishima ».
- 14 Cité par Maurice Pinguet, *op. cit.*, p. 260.
- 15 À propos du chrysanthème, citons deux œuvres qui ont contribué de différentes manières à donner une image du Japon sous le signe de cette fleur. La première est *Madame Chrysanthème* (1887), le roman exotique de Pierre Loti, et la deuxième est *The Chrysanthemum and the Sword* (1946), l'étude de la culture japonaise par l'ethnologue américaine Ruth Benedict.
- 16 Cité par Maurice Pinguet, *op. cit.*, p. 260.
- 17 La marine japonaise avait développé un autre type très cruel de bombe humaine sous forme de torpille-suicide, nommé *kaiten*.
- 18 L'édition la plus récente en est *Kiké wadatsumi no koé*, Tokyo, Iwanami shoten, 1995.
- 19 Voir l'étude de Miyazaki Kaiko, « Début de la mort. Derniers écrits et travail d'acceptation de la mort volontaire au sein du *Kamikaze Tokkotai* », *Textuel*, n° 48, revue de l'UFR « Lettres, Arts et Cinéma » de l'université Paris-7, 2005.
- 20 Cité par Maurice Pinguet, *op. cit.*, p. 260.

- 21 *Kiké wadatsumi no koé, op. cit.*, p. 365-366. Traduit et cité par Miyazaki Kaiko, *op. cit.*
- 22 *Kiké wadatsumi no koé, op. cit.*, p. 17-18 et 376.
- 23 Il faut y ajouter le rescrit impérial pour les soldats de 1882 définissant l'autorité militaire de l'empereur en tant que chef des armées et servant de canon pour l'endoctrinement moral des soldats japonais.
- 24 La visite officielle du Yasukuni par le Premier ministre Koizumi depuis 2001 alimente la critique véhémement des autorités chinoises et coréennes, du fait que les âmes de 14 criminels de guerre du Tribunal international de guerre de Tokyo y sont vénérées depuis 1979. M. Koizumi s'est fermement résolu à se rendre à Yasukuni lorsqu'il a visité, en 2001, juste avant son investiture, le musée des *kamikazes* de Chiran à Kagoshima (au sud de Kyûshû) qui l'a profondément marqué.
- 25 Au Tribunal international de guerre de Tokyo, il y avait deux absents sur le banc des accusés: Hirohito et les États-Unis. Mais la responsabilité de l'empereur dans la guerre n'a jamais été objet d'un examen depuis et l'État américain n'a jamais présenté ses excuses sur son crime de guerre coûtant d'un seul coup la vie à plus de 200.000 civils rien qu'à Hiroshima. Aucun président américain n'a rendu visite au Mémorial des morts de la bombe atomique. Les souvenirs de Pearl Harbor ravivés par l'opération *kamikaze* sont invoqués pour justifier le recours à la nouvelle arme de destruction massive pour mettre fin à la guerre. En dernière analyse, on pourrait avancer l'hypothèse d'un troc effectué, sans contrat signé, entre le vainqueur et le vaincu. Pas d'accusation, pas de repentance. Réciprocité parfaite. La logique du troc est traduite au niveau de la Constitution de 1946 par l'article premier sauvegardant le système de l'empereur en tant que « le symbole de l'unité nationale », en échange de l'article 9 stipulant l'abandon de la guerre et le désarmement total du Japon.
- 26 Au sujet de « l'État et le Sacrifice », voir Takahashi Tetsuya, *Kokka to Gisei*, Tokyo, NHK Books, 2005.

Le jihadisme et la mort

Farhad Khosrokhavar

Les trois catégories de musulmans

En Europe, il existe trois catégories de musulmans. Pour commencer, il y a ceux qui en assimilent les normes et les us et coutumes; ils finissent, en grande partie, par ressembler aux autres Européens tout en cultivant leur jardin secret religieux. Ils vivent avant tout à vivre en Europe, et se font les partisans d'un islam qui ne contrevient pas à leur intégration dans le vieux continent.

À côté d'eux se trouve un autre groupe, bien plus restreint, fait de ceux qui épousent un islam « néocommunautaire »: ils s'intègrent, mais ne s'assimilent pas. Ils veulent, tels les juifs orthodoxes, vivre en paix sur la terre européenne tout en maintenant une représentation religieuse. Ils diffèrent de la grande majorité de la population qui se sécularise et en vient même à « perdre » le sens du religieux, du moins dans le sens institutionnel du terme. Ce groupe-là, une minorité, se situe dans chaque pays européen selon le modèle culturel dominant.

Au Royaume-Uni, où on peut porter le foulard, la barbe ou encore le turban sans être exclu des services publics, ce groupe tente de s'implanter dans la société, en symbiose avec les différents groupes fonctionnels, se séparant du corps social dès qu'il s'agit de consommation d'alcool ou de formes de sociabilité impliquant une grande proximité physique entre hommes et femmes ou une forte promiscuité. Par contre, en France où le foulard ou divers insignes religieux sont considérés comme une entorse à la vie commune, ce groupe est plus marginalisé et s'adonne à un *ethnic business* rendant possible une vie en vase clos par rapport à la société.

Un troisième groupe se situe dans une relation beaucoup plus conflictuelle vis-à-vis du corps social: il s'agit des islamistes qui rejettent l'Occident pécheur et voudraient, soit le convertir à la religion d'Allah, soit être le plus éloignés possible d'une société corruptrice tout en y vivant. Dans ce groupe, quelques-uns se détachent et tentent de rompre avec la collectivité, au besoin par le recours à la violence. Le cas de Theo Van Gogh, le cinéaste hollandais assassiné en novembre 2004, est à cet égard symptomatique: il fut mis à mort par un jeune d'origine marocaine parlant le hollandais et qui avait été plutôt bien intégré dans la vie sociale, avant d'adhérer à un groupe rejetant l'impiété néerlandaise et occidentale et répandant l'idée du danger encouru par l'islam dans une société qui le profanait allégrement à ses yeux.